



Jean
Mabire

OPÉRATION MINOTAURE

ROMAN

PRESSES DE LA CITÉ

OPÉRATION
MINOTAURE

Roman

842

113710

DANS LA MÊME COLLECTION

- Jean Anglade, *Un parrain de cendre*
—, *Le Jardin de Mercure*
—, *Y a pas d' bon Dieu*
—, *La Soupe à la fourchette*
—, *Un lit d'aubépine*
—, *La Bête et le Bon Dieu*
- Jean-Jacques Antier, *Autant en apporte la mer*
- Marie-Paul Armand, *La Poussière des coronas*
—, *Le Vent de la haine*
—, *Le Pain rouge*
—, *La Courée*
tome I *La Courée*
tome II *Louise*
tome III *Benoît*
—, *La Maitresse d'école*
- Édouard Axelrad, *Au fil du fleuve*
- Erwan Bergot, *Les Marches vers la gloire*
—, *Sud lointain*
tome I *Le Courrier de Saïgon*
tome II *La Rivière des parfums*
tome III *Le Maître de Bao-Tan*
—, *Rendez-vous à Vera-Cruz*
—, *Mourir au Laos*
- Alice Collignon, *Les Jonchères*
- Didier Cornailles, *Les Labours d'hiver*
- Georges Coulonges, *Les Terres gelées*
—, *La Fête des écoles*
—, *La Madelon de l'an 40*
- Anne Courtillé, *Les Dames de Clermont*
—, *Florine*
—, *Dieu le veut*
- Alain Dubos, *Les Seigneurs de la haute lande*
- Alain Gandy, *L'Escadron*
—, *Adieu capitaine*
—, *Quand la Légion écrivait sa légende*
- Michel Hérubel, *La Maison Gelder*
- Denis Humbert, *La Malviaille*
—, *Un si joli village*
—, *La Rouvraie*
—, *La Dent du loup*
- Michel Jeury, *Au cabaret des oiseaux*
- Henry Nouillet, *Sur la piste de Samrag*
- Michel Peyramaure, *Les Tambours sauvages*
—, *Pacifique Sud*
- Claude Riffaud, *Mékong Palace*
—, *La Crique de l'or*
- Annie Sanerot-Degroote, *La Kermesse du diable*
—, *Le Cœur en Flandre*
- Jean-Michel Thibaux, *La Bastide Blanche*
—, *Le Secret de Magali*
- Violine Vanoyeke, *Les Schuller*
—, *Le Serment des 4 rivières*
- Brigitte Varel, *Un village pourtant si tranquille*
- Claude Veillot et Jean-Michel Thibaux, *L'enfant qui venait du froid*



J e a n M a b i r e

OPÉRATION MINOTAURE

Roman

823
2132999

Production
Jeannine Balland



DL 23 MAR. 96 12291

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 11, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 10). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 125 et suivants du Code pénal.

© Presses de la Cité, 1996
ISBN 2-258-03174-5

A la mémoire de Frédéric Scuvée,
combattant et archéologue.
1917-1993

1

Le lundi 28 avril 1941, le printemps apparaissait déjà bien installé à Berlin. La capitale du Grand Reich allemand arborait un air de fête. La *Blitzkrieg*, la Guerre éclair, avait confirmé dans les Balkans l'absolue supériorité de la *Wehrmacht*. Belgrade avait capitulé le 12 de ce mois. Dix jours plus tard, l'armée hellénique, malgré le renfort de soixante mille soldats britanniques, avait déposé les armes dans la région de Salonique. Le roi Georges II de Grèce n'avait eu d'autre issue, pour échapper à la capture, que de s'enfuir en Crète.

L'*Oberleutnant* Karl Schäfer descendait l'avenue Unter der Linden. Il avait fêté ses trente ans d'une fort guerrière manière en menant sa compagnie, le 19 avril, à l'assaut du mont Olympe, dans un décor bien choisi pour faire rêver un ancien étudiant en archéologie. Une légère blessure à la main gauche l'avait envoyé au poste de secours de son unité. Quelques soldats grecs se battaient encore avec un courage sans espérance. L'officier comptait bien reprendre sa place auprès de ses hommes quand un curieux télétype avait été transmis par la division : il devait se rendre à Berlin sans délai et se présenter au siège de l'*Ahnenerbe*. Bien entendu, le message portait la mention « *Ultrasecret* ».

Le plus curieux est qu'il lui était ordonné de se mettre en civil pour se rendre à cette convocation. Karl était d'une génération qui n'avait pas été habituée à se poser trop de questions. De l'*Almenerbe*, il ne connaissait, comme l'immense majorité des Allemands, pas grand-chose. Il savait que cette société, dont le nom signifiait « Héritage des ancêtres », coiffait toutes les recherches concernant le passé de la communauté populaire germanique. Fondée en 1935, elle regroupait de nombreux départements scientifiques et ne cessait d'étendre, depuis une demi-douzaine d'années, un pouvoir qui restait assez mystérieux, malgré la publication de multiples livres et revues.

Même dépourvu de son uniforme, le lieutenant Schäfer respectait une ponctualité toute militaire et il se présenta avec quelques minutes d'avance dans le bâtiment où il avait été convoqué pour neuf heures du matin. Un secrétaire commença par examiner sa convocation avant de remplir un certain nombre de formulaires, puis de lui indiquer une longue banquette de bois sombre. Elle occupait tout un pan de mur, sous de hautes fenêtres légèrement cintrées, dans ce style néogothique qu'affectionnait pour les bâtiments officiels l'ancien Kaiser Guillaume II et dans lequel se complaisait le nouveau régime, dont l'esprit bureaucratique était en train de devenir proverbial.

– Si l'*Oberleutnant* veut bien attendre quelques instants.

Schäfer observa d'un œil distrait le va-et-vient des plantons qui faisaient sonner sous le fer de leurs bottes étincelantes le dallage du vaste hall d'entrée. Quelques jeunes hommes en civil le traversaient rapidement, un porte-documents sous le bras. Leur âge les désignait clairement pour être mobilisables, mais il existait de multiples cas justifiant l'éloignement du front des « affectés spéciaux ». D'ailleurs, leur allure avait quelque chose de militaire qui marquait une longue pra-

tique des mouvements de jeunesse et des écoles de cadres du Reich national-socialiste. Ils semblaient tous bâtis sur le même modèle que Karl. Grands, sportifs, bien découplés, avec une certaine raideur qui marquait la longue empreinte d'une discipline soldatesque.

Ils jetaient à peine un regard sur cet homme de leur âge qui attendait sur son banc de bois dur, dans une attitude qui se défendait de tout laisser-aller. « On doit toujours sentir chez vous le fauve prêt à bondir », répétaient inlassablement les instructeurs. Il régnait dans le pays, à tous les échelons, un esprit de maître d'école qui agaçait un peu des garçons comme Schäfer, guerrier comme tous ceux de sa génération certes, mais aussi intellectuel, voyageur, familier de plusieurs pays d'Europe, dont il parlait la langue. L'anglais et le français, bien sûr, mais aussi un peu de finnois et de breton, même s'il montrait davantage de maîtrise dans le grec, ancien comme moderne. Ce goût pour les langues ne l'empêchait pas de se débrouiller aussi bien et même mieux qu'un autre sur les stades. Étudiant, il avait été sans rival au 1 500 mètres. Un de ses rêves était d'ailleurs de courir le marathon sur les lieux mêmes immortalisés par l'athlète-hoplite d'une Antiquité héroïque.

L'attente se prolongeait un peu. Sur une table basse, quelques journaux de ce lundi 28 avril attirèrent son attention. De gros titres proclamaient un nouvel exploit des troupes d'assaut du Reich.

« Le 26 avril, nos parachutistes se sont emparés de vive force du pont sur le canal de Corinthe. »

L'information était toute fraîche, mais l'article ne donnait pas grand détail. La censure restait vigilante et tout se résumait à quelques phrases, où la propagande ne cachait pas ses intentions. Ce terme de *Fallschirmjäger* – chasseur parachutiste – était une sorte de mot magique. Tout le monde en Allemagne connais-

sait les noms de Narvik et d'Eben-Emael. Le saut sur Corinthe venait encore renforcer le prestige des soldats du ciel.

Karl ne put empêcher d'autres souvenirs de resurgir brusquement. Il était de ces Allemands hantés par la Grèce. Il se sentait héritier des Doriens, naguère descendus du Septentrion vers le pays du soleil et du Grand Midi. Plusieurs campagnes de fouilles archéologiques, avec des compatriotes de l'École d'Athènes, l'avaient marqué comme au fer rouge. Une saison à Knossos, en Crète, avait été une sorte de couronnement de ses études, le laissant bien plus désorienté par la tâche qui restait encore à accomplir que satisfait des premiers résultats obtenus par les chercheurs venus de toute l'Europe depuis la fin du siècle dernier. Il n'avait même pas besoin de fermer les yeux pour sentir à nouveau sur son visage la brûlure d'une flamme surgie du fond des âges.

Un secrétaire le tira de sa rêverie :

– Si vous voulez bien me suivre, *Herr Oberleutnant*, lui dit-il.

Il fallait monter un escalier, longer un couloir. Schäfer remarqua sur les murs les portraits photographiques de quelques archéologues allemands dont il connaissait les visages. A la place d'honneur, Henri Schliemann, qui « inventa » Troie.

Une porte s'ouvrit. La pièce où il pénétra était assez vaste, bien éclairée par le soleil de cette belle fin d'avril berlinois. Un homme était assis derrière un bureau, sur lequel se trouvait un seul dossier fermé d'une sangle.

– Asseyez-vous, Schäfer, dit le maître des lieux en lui désignant un fauteuil.

Son interlocuteur laissa le silence s'installer. Il ne paraissait guère plus de la quarantaine et arborait au col de son uniforme noir les quatre étoiles d'argent de *Sturmbannführer* – chef de bataillon. Fait assez rare

pour un officier de l'Ordre noir, il portait une courte barbe, en pointe, ce qui allongeait encore un visage en lame de couteau, où brûlait un regard un peu fixe d'une étrange couleur hésitant entre le vert et le gris. Il y avait quelque chose de métallique dans ces yeux, très enfoncés sous l'arcade de sourcils broussailleux. On pouvait trouver ce regard inquiétant, tant il reflétait quelque illumination intérieure. Pourquoi Karl pensa-t-il à un personnage du Greco?

– Je suis Wolfram Sievers, dit enfin l'inconnu.

Il chercha sur le visage de Karl si ce nom évoquait quelque écho. Le jeune officier opina d'un signe de tête. Il connaissait de réputation le secrétaire général de l'*Ahnenerbe*.

– Ce dossier vous concerne, dit celui-ci à Karl.

Il détacha la sangle pour l'ouvrir. Schäfer eut le temps de lire à l'envers l'inscription calligraphiée en grandes lettres gothiques sur la couverture de toile grise : *Unternehmung Minotaur* (opération *Minotaure*).

La première feuille était une sorte de fiche d'identité et de renseignements. Le *SD Innland*, le service de renseignements intérieurs du Parti, était bien rodé pour ce genre de travail.

– Vous vous appelez Schäfer, Karl Schäfer, précisa lentement Sievers. Aucune parenté avec cet Ernst Schäfer que nous avons envoyé au Tibet en avril 1938.

– Aucune, *Sturmbannführer*.

– Je sais. Vous êtes né le 19 avril 1911, à Bremerhaven. Adhérent du *National-Socialistische Studenten Bund* peu avant la prise de pouvoir du 30 janvier 1933. Vous étiez alors un étudiant sérieux, peu préoccupé de politique. L'archéologie semble votre seule passion. Vous êtes célibataire. Curieux.

Cela, le *SD* ne le savait pas : cette camaraderie d'université avec Elfriede qui était devenue, tout

naturellement, une liaison. Il avait vraiment compris qu'il l'aimait après sa mort lors d'un accident de montagne dans les Dolomites. Il sentait toujours au creux de ses paumes la brûlure de la corde qu'il n'avait su retenir. Être parti sans guide demeurerait toujours pour lui un remords, parfois obsédant. Il ne pouvait plus voir des films de montagne. Même des photos lui étaient insupportables.

– Bonnes études. Brillante carrière. Beaucoup d'avenir, *Herr Doktor Schäfer*. Vous êtes sans doute un des grands espoirs de l'archéologie allemande. Spécialiste de la Grèce. Un peu trop enfermé dans ce que certains nomment l'Antiquité classique.

Un silence s'instaura à nouveau. Sievers en profitait pour observer l'officier du coin de l'œil, savourant le plaisir de détailler un curriculum vitae fort bien établi par des spécialistes du renseignement policier.

– Vous avez participé à des fouilles en Grèce continentale. Vous vous êtes même rendu en Crète au printemps 1938. Dommage que vous n'ayez pas été à cette époque membre de l'*Ahnenerbe*. Vous auriez pu fouiller le site viking de Haithabu, à la frontière danoise, sous la direction du professeur Herbert Jankuhn.

– Cela eût été en effet un honneur pour moi, *Sturmbannführer*, mais...

– L'âge du Fer germanique vous intéresse moins que l'âge du Bronze de ce mystérieux roi Minos. Vous avez tort. Vous auriez beaucoup appris. Il y a des liens à trouver. Venez donc voir cette carte.

Sievers entraîna son interlocuteur vers une immense carte murale de l'Europe qui recouvrait tout un panneau de son bureau. Si les reliefs, y compris sous-marins, y étaient indiqués, il n'y figurait aucune frontière. Le secrétaire général de l'*Ahnenerbe* s'empara d'une longue règle plate qu'il appliqua sur la carte.

– Dans le Grand Nord, dit-il, voici l'île où les

anciens Scandinaves ont porté au plus haut degré notre civilisation nordique primitive, notre conception « polaire » de la vie, l'Islande. Dans le Grand Sud, voici cette île de Crète où certains veulent voir le berceau de la culture européenne. Sur cette ligne idéale qui joint les deux îles, voyez cette minuscule tache. Un simple îlot en mer du Nord. Mais quel îlot : Héli-goland, l'île sainte des anciens Germains !

– Curieux, murmura Schäfer. Quel hasard...

– Il n'y a pas de hasard, affirma Sievers. Pour un garçon comme vous, originaire de Bremerhaven, je crois que Héli-goland ne saurait être seulement un point sur une carte. L'Atlantide s'y trouve peut-être, sous les flots, au large de la Basse-Saxe.

– J'aurais plutôt pensé à Santorin, risqua Schäfer.

– Toujours la Méditerranée ! Vous devriez relire Platon avec d'autres yeux. Et à propos de lecture...

Sievers retourna à son bureau, reprit le dossier de l'opération *Minotaure*, tourna quelques feuillets, sortit une photographie, la tendit à Karl :

– Vous connaissez cet objet, Schäfer ?

– Bien sûr, *Sturmbannführer*. C'est le disque d'argile découvert à Phaistos en 1908 par le docteur Pernier, membre d'une mission archéologique italienne. Il remonte sans doute à 1600 avant notre ère. Il est couvert sur les deux faces d'un texte en spirale formé d'une cinquantaine de pictogrammes et d'idéogrammes. Ils n'ont pas encore été déchiffrés et ne le seront sans doute jamais tant qu'on ne trouvera pas d'autres objets similaires.

– Que savez-vous de l'écriture crétoise, Schäfer ?

– Ce que tous les archéologues et même tous les connaisseurs de l'Antiquité en savent : on a retrouvé des tablettes couvertes de caractères que l'on a classés en deux grandes catégories : le linéaire A et le linéaire B. Ces deux écritures n'ont toujours pas été

déchiffrées. Cela fait une bonne soixantaine d'années que les spécialistes se disputent sur leur origine : égyptienne pour les uns, à commencer par Evans qui découvrit les premières à Knossos, indo-européenne pour d'autres savants ; certains pensent aussi à une origine sémitique.

Karl Schäfer avait l'impression de rêver. Que venait faire cette discussion archéologique dans un bureau de Berlin, alors que le Reich était engagé dans un fantastique combat, du cap Nord en Norvège au cap Matapan en Grèce ? Et les premiers éléments de l'*Afrikkakorps*, venu secourir l'armée italienne de Cyrénaïque, avaient atteint depuis deux semaines la frontière égyptienne à Bardia !

L'officier retournait entre ses mains la photo du disque de Phaistos, se demandant où son singulier interlocuteur voulait en venir.

Sievers avait repris la parole :

– Vous ignorez sans doute que le premier département de l'*Ahmenerbe* fut, dès juillet 1935, la *Pflegstätte für Schrift-und Sinnbildkunde*, l'Institut pour l'étude de l'écriture et des symboles, de notre ami hollandais Hermann Wirth. C'est dire si cette question nous préoccupe.

– Bien sûr, murmura Karl qui comprenait de moins en moins où Sievers voulait l'entraîner.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

– Nous avons tout lieu de croire qu'il existe un autre disque, assez analogue à celui de Phaistos. Il aurait été découvert, voilà quelques mois, par un nommé Ouranakis, qui dirige les ouvriers du chantier de fouilles de Knossos.

– Je l'ai un peu connu au printemps 1938, dit Karl. Le nom me revient, maintenant : Ouranakis. Dimitrios Ouranakis, c'est bien cela. Pas un archéologue, mais une sorte de contremaître qui avait fini par en savoir autant que beaucoup d'entre nous et peut-être même davantage.

– Il n'a voulu montrer ce disque à personne, poursuivit Sievers. Mais il devait affirmer que l'inscription en spirale était composée de caractères qu'il n'avait jamais vus, très géométriques. Une sorte de linéaire C, si vous voulez. Il pourrait s'agir cette fois d'une écriture indiscutablement indo-européenne. Mieux encore...

Le secrétaire général de l'*Ahnenerbe* baissa la voix, comme pour murmurer – ainsi qu'il convient – le mot magique :

– Et pourquoi pas une écriture *runique* ?

Voilà à quoi s'occupait un des principaux responsables de l'Ordre noir en pleine guerre ! Karl Schäfer risqua une question :

– Mais comment avez-vous appris l'existence de ce disque, auquel vous semblez attacher une si grande importance ?

– Une importance capitale. C'est toute l'origine nordique de la civilisation européenne qui serait ainsi prouvée. Indiscutablement. Je ne répondrai pas totalement à votre question. Disons seulement qu'une Américaine résidant à Héraklion est assez au courant de ce genre de trouvailles. Peu portée à garder trop longtemps un secret de ce genre, elle en a parlé à un Français de ses amis, un bavard congénital. Celui-ci a raconté l'histoire devant un de nos agents à Athènes, au temps où la Grèce était encore neutre. Tout finit par se savoir, Schäfer.

– Ce que je ne sais pas, *Sturmbannführer*, c'est ce que vous attendez de moi ?

– Cela me semble évident. Que vous alliez en Crète, que vous récupériez ce disque et que vous nous l'amenez à Berlin. Ce serait la plus grande découverte archéologique du siècle, la preuve que nous cherchons tous à l'*Ahnenerbe* de l'origine nordique de la civilisation minoenne. A quatre mille kilomètres de distance nous posséderions alors nos deux îles sacrées : la Crète où a commencé notre écriture et l'Islande où furent rédi-

gées les sagas. Avouez qu'un tel projet est de nature à enthousiasmer un helléniste allemand de votre qualité, *Herr Doktor Schäfer!*

– Certes. Mais la Crète est toujours occupée par des troupes helléniques et surtout par le corps expéditionnaire britannique, rescapé de la campagne de Grèce.

– Il est donc temps que je vous révèle le colossal secret du Grand Quartier général : il y a trois jours, le 25 avril, le Führer a décidé que la Crète serait prise d'assaut par deux divisions de notre Wehrmacht : la 7^e, parachutiste, de l'armée de l'Air, et la 5^e, montagnarde, de l'armée de Terre. L'opération *Merkur* aura lieu avant la fin du mois de mai. Je n'en connais pas moi-même la date. Notre opération *Minotaure* sera la face secrète de cette opération *Merkur*. Elle comprendra d'ailleurs deux autres aspects, tout aussi secrets. Mais il est encore trop tôt pour en parler. Avez-vous des questions, Schäfer?

– Une seule, *Sturmbannführer*. Ce n'est d'ailleurs pas une question, mais un détail : je ne suis pas parachutiste.

– Vous partirez au plus vite pour l'école de saut de Stendal. Vous serez breveté après un stage accéléré. Et vous rejoindrez le 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes du colonel Bräuer, soit dans le Brandebourg, soit sur un aérodrome de Grèce, s'il était déjà parti. Nous allons vous établir tous les ordres de mission nécessaires. Vous serez *Sonderführer*, officier en mission spéciale. Sauter sur l'aéroport d'Héraklion, retrouver votre ami Ouranakis à Knossos et récupérer le disque ne devrait pas être très difficile. Soyez tranquille, Schäfer, on ne vous demandera même pas de le déchiffrer. Nous nous en chargerons.

Sievers sourit pour la première fois depuis le début de l'entretien au siège de l'*Ahnernerbe*. Il lissa d'un geste machinal sa courte barbe blonde en pointe très

effilée et conclut l'entretien d'une manière assez énigmatique :

– Il y a très peu de gens au courant du projet, même parmi les militaires et les diplomates de haut rang. Mais je connais deux personnages qui tiennent absolument à vous rencontrer. Nous dînerons ce soir dans un restaurant tranquille. Il est totalement contrôlé par notre *Gestapo*, mais on y mange pourtant assez bien. Je passerai vous prendre à sept heures précises au bar de l'hôtel *Adlon*, où vous prendrez une chambre.

– Ce n'est pas précisément un lieu discret, *Sturmbannführer*.

– Justement, Schäfer. Personne n'imaginera que des comploteurs de notre espèce puissent s'y rencontrer. Le propre d'un espion est de passer pour Monsieur tout-le-monde.

– Dans ce cas, évidemment, l'hôtel *Adlon* s'impose.

– Restez en civil.

– Bien entendu, *Sturmbannführer*.

* * *

Wolfram Sievers guida Karl Schäfer vers une table où se trouvaient déjà installés deux hommes qui ne semblaient guère avoir dépassé la trentaine. Le jeune officier de la *Wehrmacht* fut frappé par cet aspect uniforme de tant de garçons de sa génération. Au-delà de la sélection désormais classique qui semblait privilégier les grands Aryens blonds aux yeux bleus, on sentait chez tous un même style militaire, encore plus sensible quand ils étaient, comme ce soir-là, en civil. Le secrétaire général de l'*Ahnenerbe* fit les présentations :

– *Herr Müller... Herr Schmitt...*

Autant dire Dupont et Durand. Peu importe d'ailleurs. Karl sentait qu'il entrait dans un monde

inconnu, celui de la guerre de l'ombre, alors que depuis près de deux ans il s'était battu au grand jour, à la tête d'une section puis d'une compagnie d'un régiment d'infanterie.

Le repas fut convenable, comme promis, mais frugal. Très vite, la conversation quitta le domaine des banalités du style : « Il fait déjà chaud à Berlin » ou « La campagne des Balkans est un chef-d'œuvre d'art militaire »...

Celui que l'on nommait Müller ne tarda pas à entrer dans le vif du sujet. Karl était un peu inquiet de constater que tant de gens se trouvaient déjà dans le secret des dieux. Mais il n'avait pas devant lui de simples subalternes.

– Il est inutile de vous dissimuler que j'appartiens à l'*Abwehr*, dit en manière de préambule ce soi-disant Müller. L'amiral Canaris attache une importance toute particulière à cette opération sur la Crète. C'est même sur les renseignements qu'il a présentés au Führer que celui-ci a décidé l'opération *Mercur*. Nos paras et nos alpins ne doivent pratiquement pas rencontrer de résistance. Les forces britanniques sont totalement désorganisées après leur retraite de Grèce. Quant à la surprise, elle sera totale. C'est, d'ailleurs, avec la supériorité aérienne, la condition absolue pour réussir une opération aéroportée d'envergure.

Karl admira au passage la sûreté avec laquelle ce fonctionnaire de l'espionnage énonçait d'un ton de docte assurance ce qu'il considérait comme des certitudes. N'était-il pas en train de s'auto-intoxiquer ? Le quatrième personnage de ce dîner, le soi-disant *Herr Schmitt*, qui portait des petites lunettes aux verres cerclés de métal, gardait le silence, se contentant de sourire de temps à autre. Karl trouva qu'il y avait quelque ironie dans ce sourire.

– L'amiral, comme son nom l'indique, est de lointaine origine grecque, poursuivit Müller. Il connaît

mieux que personne la mentalité hellénique. Son optimisme quant à l'opération qui se prépare est un gage absolu de succès. N'est-ce pas ?

Schmitt ne répondit pas. Sievers lissa sa barbe d'un air un peu absent. Karl, assez profane en matière de service secret, se contenta d'opiner de la tête, poliment. Ce fut à lui seul que s'adressa alors l'homme de l'*Abwehr*, fort aimable.

– On m'a dit que vous avez séjourné en Crète, *Herr Schäfer* ?

– En effet. J'y ai passé quelques mois au printemps 1938.

– Que pensez-vous du sentiment indépendantiste des insulaires ?

– Vous voulez dire vis-à-vis du gouvernement d'Athènes ?

– Bien sûr.

– Certes, il existe un sentiment particulariste crétois, un orgueil, des traits de caractère, mais les insulaires se veulent Grecs. Cette idée d'une grande patrie hellénique a sous-tendu toute leur lutte au XIX^e siècle contre l'occupant turc. Vous connaissez leur slogan : « *L'Enosis* (le rattachement à la nation grecque) ou la mort. »

– C'était là une manière de défier la puissance ottomane, rétorqua Müller. La Crète n'en a pas moins été une nation indépendante de 1897 à 1913. Vénizelos lui-même, d'origine crétoise, quand il a été chassé de son poste de Premier ministre du royaume, en 1935, a envisagé de refaire de son île un État à part entière.

– C'était le réflexe de dépit d'un politicien vaincu. Il est d'ailleurs mort, en exil à Paris, quelques mois plus tard. Mais où voulez-vous en venir, *Herr Müller* ?

– A ceci. L'amiral connaît le très vif attachement des Crétois à leur liberté. Il sait que chaque homme de l'île possède ses poignards et son fusil. D'après nos renseignements, les Crétois sont disposés à rompre

tout lien avec Athènes, à chasser le roi Georges II, réfugié chez eux, et à se débarrasser de l'occupation britannique.

– Officiellement, les Anglais ne sont pas pour eux des occupants, ce sont des alliés.

Müller avait allumé un cigare. Il chassa cette intervention de Schäfer d'un geste de la main en expirant un petit nuage de fumée.

– Officiellement. Mais la réalité se moque des traités. Les troupes britanniques ont abandonné le continent pour fuir en Crète. Elles sont prêtes à lâcher la Crète pour se réfugier en Égypte. Croyez-moi, les insulaires méprisent les Anglais. Ils les haïssent même.

– D'où tenez-vous cette certitude ?

– De l'amiral lui-même. Vous n'allez quand même pas lui apprendre ce qu'il connaît par quelques siècles d'hérédité familiale ?

Si Canaris disait vrai, alors l'opération sur la Crète s'inscrirait dans la foulée des coups de boutoir victorieux de la Wehrmacht depuis la campagne de Pologne. Sinon, le prix à payer pour la conquête de l'île serait terrible. Paras et alpins de la *Wehrmacht* pourraient même se voir rejetés à la mer, après des pertes sanglantes.

Karl ne put s'empêcher de trouver totalement irresponsable de jouer ainsi, comme un gigantesque coup de poker, une opération qui pouvait décider du sort de la guerre. Qui tient la Crète, tient la Méditerranée orientale et tout le Proche-Orient, partie du monde qui avait un autre nom : c'était le pays du pétrole.

Müller ne tarda pas à faire comprendre ce que l'*Abwehr* aussi attendait de lui :

– Vous avez connu des Crétois lors de votre séjour. Nous savons que cet Ouranakis, qui dirigeait avant la guerre les ouvriers de Knossos, a une grande influence sur ses compatriotes. C'est une sorte de chef de bande, un de ces « capétans » comme l'île en a tant

produit pendant tout un siècle d'insurrection. Nos paras et nos alpins auront besoin de guides, d'amis, d'auxiliaires même. Les Crétois sont des hommes toujours prêts à prendre le maquis. A vous de jouer pour qu'ils se soulèvent contre les Britanniques et non contre les Allemands.

— Je crains qu'ils nous considèrent comme des envahisseurs et non des libérateurs, hasarda Schäfer.

— L'amiral est persuadé du contraire.

L'idée d'un soulèvement des Crétois contre le royaume de Grèce et « l'occupant » britannique ne semblait faire aucun doute pour l'homme de l'*Abwehr* :

— Vous aurez une liaison radio avec notre antenne d'Athènes, dit-il au jeune officier. Nous pourrons au besoin vous parachuter de l'argent, des armes, des décorations même, enfin tout ce qu'il faut pour organiser la guérilla. Faites d'Ouranakis un roi de la montagne et nous n'aurons pas de plus fidèle allié. Regardez ce qui se passe en Croatie. Il n'y a pas meilleurs amis du Reich que les *Oustachi* d'Ante Pavelitch.

— L'*Oustacha* a une vingtaine d'années de lutte politique clandestine antiserbe derrière elle. Il n'existe aucun mouvement séparatiste en Crète.

— A vous de le créer, Schäfer. Je suis persuadé que vous avez l'étoffe d'un Lawrence d'Arabie.

A cette évocation, Sievers prit un air revêché et Herr Schmitt ne chercha pas à dissimuler un sourire ironique, dont Karl ne comprit pas sur l'instant la raison. Il s'étonnait un peu que ce personnage n'ait pratiquement rien dit de tout le dîner. Mais cet inconnu avait observé les réactions du jeune officier avec une attention révélant une maîtrise bien rodée d'un métier qui ne pouvait qu'être le renseignement.

Müller et Schmitt se connaissaient sans nul doute, mais il était visible qu'ils n'appartenaient pas à la même boutique. Pourquoi le *Sturmbannführer* Sievers

les avait-il réunis à ce dîner? Peut-être pour leur imposer une complicité qui les conduirait, bon gré mal gré, à travailler ensemble. C'était assez contraire aux habitudes d'un Reich où il était d'usage de diviser pour régner. Mais une nouvelle génération arrivait aux affaires qui n'avait plus grand-chose de commun avec les vieux bonzes du parti au pouvoir.

Sievers observait les trois hommes – ses cadets d'une dizaine d'années – avec un regard qui filtrait à peine entre des paupières plissées par une sorte de jubilation interne. Le maître de l'*Ahnenerbe* ne pouvait cacher un certain goût pour les intrigues, surtout pour celles dont il était chargé de tirer les ficelles. Il n'avait, de tout le repas, fait aucune allusion au disque d'argile et à sa mystérieuse inscription. Il se contenta de dire d'un air enjoué :

– Eh bien, Schäfer, vous allez de surprise en surprise depuis ce matin! Il est rare que nous accordions tant de confiance à un officier somme toute inconnu et qui n'a guère milité dans nos rangs avant la prise du pouvoir. Mais nous faisons une confiance totale au sang allemand. Vous possédez ce que nous pourrions appeler « des critères biologiques de fidélité ».

Tous sourirent, même Karl qui ne pouvait se défendre d'un certain orgueil à avoir été ainsi choisi pour cette opération *Minotaure*, dont il connaissait déjà deux des faces sur les trois promises à sa curiosité et à son goût de l'action, même dangereuse, surtout dangereuse.

Sievers sourit à nouveau.

– Ce soir, Schäfer, vous êtes vraiment dans le secret des dieux...

– J'ai surtout l'impression d'être Thésée entrant dans le labyrinthe pour affronter le Minotaure.

Ses trois interlocuteurs s'esclaffèrent, un peu trop bruyamment. Sievers, le premier, reprit son calme :

– Vous trouverez peut-être une Ariane et sa pelote

de fil ! lança-t-il comme pour rappeler que l'affaire n'allait pas sans risque.

Il ajouta presque aussitôt :

— Ce soir, nous ne respectons pas certaines règles de ce monde dangereux que nos adversaires nomment, je crois, l'*Intelligence Service*. Il n'y aura pas de cloisonnement entre votre mission militaire et votre mission politique.

Il s'arrêta un instant comme pour obliger son interlocuteur à redoubler d'attention.

— Si *Herr Müller* représente l'*Abwehr* et par conséquent l'Armée, il serait temps de préciser que *Herr Schmitt* est mandaté par le *SD Ausland*, une des directions des services de sécurité du Parti. Les plus hautes instances du Reich sont impliquées dans votre mission, sauf le ministère des Affaires étrangères, bien entendu.

Le secrétaire général de l'*Ahnenerbe* regarda ses deux interlocuteurs qui semblaient fort réjouis.

Schäfer se souvint de cette photo de presse, où l'on voyait côte à côte le *Gruppenführer* Heydrich et l'amiral Canaris. Ils semblaient les meilleurs amis du monde. L'Ordre noir ne paraissait pas encore capable de rivaliser avec l'*Abwehr*, vieille boutique qui se croyait intouchable. Y avait-il entre eux la fraternité professionnelle des hommes de l'ombre ?

Les autres dîneurs du restaurant avaient disparu les uns après les autres. Il ne restait que les serveurs bien stylés de la *Gestapo*, qui avaient sans nul doute reçu des consignes pour se tenir ostensiblement à l'écart du petit groupe.

Herr Schmitt savait que c'était à son tour de mener le jeu. Il avait attendu longtemps, patiemment, comme un chien de chasse à l'affût. Il enleva ses petites lunettes et les essuya avec une peau de chamois qu'il avait sortie d'un étui de cuir. Il jeta un

regard d'agacement quand *Herr Müller* alluma un nouveau cigare. La fumée lui piquait visiblement les yeux.

– Que pensez-vous de la question juive, *Herr Schäfer*? demanda-t-il brusquement au jeune officier.

– Ce que tout Allemand en pense, lança Karl sans avoir l'air de réfléchir.

– Fort bien répondu. Mais cela me semble un peu court.

– Je pense que les Juifs n'ont pas leur place dans la communauté du peuple allemand, telle qu'elle a été érigée en État par le Führer.

– Et où est leur place?

– Ailleurs.

– C'est aussi l'avis de beaucoup d'entre eux. Que savez-vous du mouvement sioniste?

– Pas grand-chose, à vrai dire. Il s'agirait pour les Juifs de tous les pays de se créer une sorte de Foyer national en Palestine.

– Mieux encore qu'un Foyer, un État, un véritable État. Ce qui est curieux c'est que ce serait le seul État au monde – avec le nôtre, bien sûr – dont le principe même serait celui de la pureté raciale.

Herr Schmitt soupira :

– Il faut croire qu'il y a une race juive puisque eux y croient, au grand scandale de leurs coreligionnaires qui rêvent de s'assimiler. Nos ennemis, ce sont les Juifs qui se croient allemands. Ceux qui veulent devenir hébreux en Palestine partagent notre point de vue et nous partageons le leur. Comment être antisémite avec un sioniste?

Cette fois, c'en était un peu trop pour Schäfer qui ne portait aucun intérêt particulier à cet aspect de la propagande du Parti. Il n'était pas plus prosémite qu'antisémite, asémite tout au plus, étranger à cette communauté pour laquelle il n'éprouvait guère de sentiments. Retrouver le disque dans le palais du roi

Minos, pourquoi pas ? Former des bandes de partisans crétois, peut-être ? Mais que venaient faire les Juifs dans cette histoire, déjà bien compliquée ?

– J'ai besoin d'un peu de temps pour vous expliquer, dit *Herr Schmitt*.

Wolfram Sievers comprit l'allusion de l'homme du *SD Ausland* et commanda une bouteille de *Schnaps*. Schmitt essuya une fois encore ses lunettes. Il avait vraiment l'air d'un professeur. Mais de quelle matière ? « Science raciale », eût-il sans doute affirmé.

– Il y a eu avant la guerre des accords officiels germano-sionistes pour favoriser l'émigration de Juifs originaires d'Allemagne vers la Palestine, dit-il.

– Mais la guerre a bien évidemment interrompu tout accord ! s'exclama Karl.

– Certes, les quatre cargos qui devaient partir de Hambourg ou de Brême avec mille Juifs à leur bord en septembre 1939 n'ont jamais appareillé pour la Palestine. Mais toute collaboration n'a pas cessé pour autant. Connaissez-vous le groupe Stern que nos adversaires britanniques nomment d'ailleurs « le gang Stern » ?

– Jamais entendu parler.

– La principale organisation armée d'autodéfense d'Israël, l'*Irgoun*, chargée de protéger les établissements juifs de Palestine contre les Arabes, a décidé, en 1939, de soutenir l'effort de guerre allié contre l'Allemagne nationale-socialiste, dont l'antisémitisme constitue sans conteste un des fondements. Certains membres de l'*Irgoun* estimèrent alors que l'ennemi principal restait la Grande-Bretagne, soucieuse, pour ne pas mécontenter le monde arabe, de freiner plus que jamais toute expansion du Foyer national juif. Abraham Stern, un des chefs de l'*Irgoun*, et quelques-uns de ses amis – deux à trois cents militants, décidés et bien organisés – résolurent alors de faire sécession et de poursuivre la lutte armée clandestine contre ceux

qu'ils considéraient comme des occupants. Cette attitude impliquait des méthodes que les Anglais qualifièrent de terroristes. D'où une riposte impitoyable. Stern a alors essayé de nouer des contacts avec nous.

– C'est fantastique, murmura Karl. Complètement dément.

– Non, strictement logique. La persécution – disons le mot – dont sont victimes les Juifs dans les territoires que nous occupons confirme la vieille analyse de Theodor Herzl, le fondateur du sionisme : les Juifs constituent un peuple radicalement différent, inassimilable, voué à tous les malheurs et qui ne peut réaliser sa destinée que dans sa propre nation, le futur État d'Israël. C'est aussi notre avis.

– Paradoxal.

– C'est tout le problème de l'ennemi principal et de l'allié objectif. En tout cas, au début de cette année 1941, un envoyé du groupe Stern, Naftalski Lubentchik, a rencontré à Beyrouth Otto von Hentig, un de nos diplomates du département Orient. Il a été question de « coopération entre la nouvelle Allemagne et le mouvement hébraïque national-populaire renaissant ». Le but était l'accord des deux parties sur « la solution positive-radical du problème des Juifs européens par leur transfert massif en Palestine et la création de l'État juif historique sur une base nationale et totalitaire ». Cette proposition d'accord politico-militaire, dirigé évidemment contre l'Angleterre, est un document ultrasecret. Il a été transmis à Berlin par notre ambassade d'Ankara. Il semble que le ministère des Affaires étrangères bloque toute réponse de notre part. Sans doute parce que ces messieurs de la *Wilhelmstrasse* se demandent quelle est la puissance réelle de ce groupe Stern, très minoritaire dans le mouvement sioniste actuel. Les choses en sont là et les mesures que nous avons prises contre les membres de la communauté juive de Pologne ne risquent guère

de faciliter la moindre tentative de collaboration avec leurs coreligionnaires de Palestine. Cependant...

Herr Schmitt essuya une nouvelle fois ses lunettes en fixant Karl Schäfer de ses yeux bleus un peu hagards.

– Cependant, poursuivit-il, il faut maintenir le contact et même, si possible, nouer de nouveaux liens, sans passer cette fois par les Affaires étrangères. Puisque vous allez partir en Crète, il faudrait que vous rencontriez un des responsables clandestins du groupe Stern.

– Comment le trouver? Surtout en plein combat.

– Moshé Adler est archéologue. Archéologue et terroriste, ce n'est pas incompatible. Nous savons qu'il travaille sur le chantier de fouilles de Knossos.

– Mais quel intérêt présente pour le groupe Stern sa présence en Crète?

– Il se trouve que le responsable des fouilles, le successeur d'Evans, est le professeur Terence Mac Gregor.

– Je ne vois pas le rapport, dit Karl. Certes, son nom ne m'est pas inconnu, même s'il est arrivé en Crète après mon départ, à l'été 1938. Mais qu'a-t-il à voir avec le gang Stern?

– C'est tout simplement le responsable clandestin de l'*Intelligence Service* pour la Méditerranée orientale. Nous avons du moins de fortes raisons de le croire. Pour Adler, Mac Gregor est une cible parfaite. Il doit le marquer comme un rugbyman marque son adversaire le plus dangereux. Et éventuellement l'éliminer.

– Et mon rôle dans tout cela? demanda Karl.

– Très simple. Rencontrer cet Adler et savoir si la proposition d'accord entre les extrémistes sionistes et le Reich national-socialiste tient toujours. Le *SD Aus-land* a bien le droit d'être aussi curieux en la matière que le ministère des Affaires étrangères, n'est-il pas vrai?

Karl ne put cacher sa surprise.

– J'espère que vous n'êtes pas antisémite? lui demanda brusquement *Herr Schmitt*. Je veux dire personnellement, d'homme à homme.

– C'est une question que je ne me suis jamais posée.

– En Allemagne vous aviez peut-être raison. En Crète, il faudra répondre d'une autre manière. A moins que vous ne soyez pas assez national-socialiste au point d'ignorer ce que veulent dire ces deux idées fondamentales, pour nous comme pour les sionistes, *Blut und Boden* : le sang et le sol. Le peuple et la terre, si vous préférez.

★
★

Herr Schmitt et *Herr Müller* repartirent de leur côté à l'issue de cet étrange dîner. *Wolfram Sievers* entreprit de raccompagner à pied *Karl Schäfer* jusqu'à l'hôtel *Adlon*.

– Vous partirez dès demain pour Stendal, lui dit-il. J'ai tout arrangé cet après-midi. Le colonel *Bräuer*, le commandant du Premier, ne doit rien savoir de votre triple mission. C'est un ancien combattant de l'autre guerre; ce très bon militaire n'entend pas grand-chose aux problèmes politiques. Dites-lui simplement que vous avez séjourné en Crète à la fin de vos études d'archéologie et que vous pourrez éventuellement servir de guide dans certaines opérations de reconnaissance. Il vous sera sans doute facile de gagner *Knossos*, qui n'est qu'à une demi-douzaine de kilomètres d'*Héraklion* et de son terrain d'aviation. Vous me semblez de taille à prendre contact avec *Ouranakis* et *Adler*. Mais n'oubliez pas que vous avez une mission primordiale : récupérer le disque. De vous à moi, votre tentative insurrectionnelle avec les Crétois et votre mission diplomatique avec ce sioniste

sont finalement secondaires. Plus importante qu'un succès militaire ou politique sera la fantastique trouvaille culturelle que vous pourrez nous ramener. Même le sort de l'opération *Merkur* importe moins peut-être, dans la perspective des siècles futurs, que cette preuve absolue de l'origine indo-européenne de la civilisation crétoise au temps du bon vieux roi Minos. C'est sur de tels fondements que nous pourrions bâtir le Reich de mille ans. L'idée nordique est plus révolutionnaire pour l'avenir que le nationalisme allemand! Nous ne sommes pas beaucoup à penser cela.

– Si la *Gestapo* vous entendait, *Sturmbannführer*...

– Eh bien, je serais envoyé dans quelque bataillon de la *Waffen SS* et prié d'aller me faire tuer sur un des fronts que nos vaillantes armées ne vont pas tarder à ouvrir. Cela ne changerait rien à ce fait essentiel : le linéaire C – nommons-le ainsi – sera la preuve, non de notre force, nous n'en manquons pas, mais de notre droit.

– A condition que cette écriture soit d'origine nordique indiscutable.

– Vous en doutez?

– Scientifiquement parlant, un archéologue ne peut quand même rien affirmer d'une pièce qu'il n'a jamais vue.

– Cessez de penser avec votre tête, Schäfer. Plutôt que de l'intelligence, montrez du courage et de la volonté. Si nous vous avons choisi, vous ne sauriez nous décevoir. Ce n'est pas sur une terre inconnue que vous allez sauter dans quelques jours ou dans quelques semaines. Cela fait cinq mille ans que le roi Minos vous attend! Ce n'est pas le Minotaure qui vous fait peur, non?

Karl Schäfer se dit que le plus dur serait sans doute de sortir de ce labyrinthe dans lequel il allait se jeter. Mais il connaissait trop de choses désormais. Et puis il n'était pas homme à reculer.

Il n'avait que quelques heures avant de prendre le train pour Stendal. Son sommeil ne fut pas sans rêves, mais il eût été fort incapable de les reconstituer après que la sonnerie du réveil en rompit brusquement le fil. Il n'en gardait qu'une dernière image, celle d'un monstre à corps d'homme et tête de taureau qui portait sous son muflle terrifiant une petite barbiche ridicule comme celle du *Sturmbannführer* Wolfram Sievers.

– *Work as usual...*

« Travail comme d'habitude », telle était la formule lapidaire que le professeur Terence Mac Gregor avait pris l'habitude de lancer chaque matin à ses collaborateurs et aux ouvriers crétois du chantier de fouilles de Knossos, depuis la capitulation de l'armée grecque sur le continent et l'arrivée en Crète des rescapés du corps expéditionnaire britannique.

L'optimisme de façade qu'il affichait, en ces jours difficiles pour les armées de Sa Majesté, avait pourtant quelque raison de se manifester. Entre le 25 et le 28 avril 1941, plus de vingt mille hommes, arrivant de Grèce, avaient débarqué en Crète. C'étaient pour la plupart des Australiens et des Néo-Zélandais qui, malgré les revers subis sur le continent, avaient encore de la tenue et des réflexes de vieux soldats de métier.

A leur tête, comme chef de la *Creforce* (*Cretan Force*), Winston Churchill avait désigné le général Freyberg. A cinquante-deux ans – l'âge de Mac Gregor –, il aimait exhiber ses vingt-sept cicatrices provenant de blessures de guerre. Plus encore que ses premiers souvenirs de bagarre dans les armées mexicaines de Pancho Villa avant la Grande Guerre, il se plaisait à évoquer ses multiples – et infructueuses – tentatives

de traversée de la Manche à la nage. Il avait un visage de boxeur, une moustache en balai-brosse, une faconde de colonial des dominions du Pacifique. Tout le contraire était Mac Gregor, lieutenant-colonel de réserve de l'armée impériale, ce dont il ne se vantait jamais. Il avait pourtant participé à la triste aventure des armées alliées sur la presqu'île de Gallipoli, lors de l'expédition des Dardanelles, et en gardait, avec quelques séquelles d'une grave blessure à une jambe et le souvenir de terribles crises de dysenterie, une turcophobie résolue, que certains feignaient de prendre pour une hellénophilie profonde. En réalité, ce fidèle de l'Église presbytérienne écossaise n'éprouvait pas plus de sympathie pour les orthodoxes que pour les musulmans. Son seul souci véritable était le service d'un Empire, dont il se sentait une des sentinelles.

Au physique, comme au moral, tout le séparait de Freyberg. Il était grand, très mince, le visage sec marqué de quelques rides profondes encadrant un nez en bec d'aigle qui semblait parfois rejoindre la fossette de son menton quelque peu proéminent. Des yeux gris, où scintillaient quelques paillettes jaunes, contribuaient à lui donner une séduction indéniable, que ne venait certes pas contredire une belle chevelure argentée, soigneusement peignée avec une raie toujours impeccable, grâce à un peigne qui ne quittait guère la poche de son veston d'alpaga beige clair.

Car, quelle que soit la chaleur – et elle commençait à être étouffante en ce début du mois de mai –, Mac Gregor portait un complet trois-pièces et une cravate – en général, un nœud dit papillon. Sa seule concession aux ardeurs du soleil était une paire de chaussures de toile et un chapeau de paille style panama. Même s'il avait entièrement recouvert l'usage d'une jambe jadis fracassée par un obus ottoman, de fabrication allemande bien entendu, il conservait l'habitude de ne jamais se séparer d'une canne à pommeau d'argent orné d'entrelacs celtiques.

Certains prétendaient qu'il s'agissait d'une canne-épée, ce qu'il se gardait bien de démentir, ayant toujours conservé quelque nostalgie de la *claymore* arborée jadis par ses ancêtres du clan Mac Gregor. D'avoir renoncé au port du kilt était un sacrifice accordé au climat et plus encore à la discrétion qui convient à un responsable de l'*Intelligence Service*.

– *Work as usual*, répéta-t-il à Dimitrios Ouranakis, le responsable de la trentaine d'ouvriers qui travaillaient sur le chantier de fouilles de Knossos.

Mac Gregor avait occupé à la veille de la guerre le poste créé par le célèbre Arthur Evans au début du siècle. Ses compétences archéologiques étaient certes indéniables, mais il semblait certain que le gouvernement de Sa Majesté préférerait voir à Héraklion un spécialiste du renseignement plutôt qu'un vénérable savant quelque peu perdu dans des rêves que certains qualifiaient d'enfantins. Les reconstitutions d'Evans en béton barbouillé d'écarlate, au hasard des salles du palais du roi Minos, amenaient parfois des sourires dans la communauté scientifique internationale. Mac Gregor ne devait pas suivre la même voie. Il ne s'agissait pas de consolider, encore moins de reconstruire. Désormais, le travail des archéologues était beaucoup plus de poursuivre en profondeur les investigations commencées en 1900 et surtout d'y apporter la rigueur qu'exigeaient les nouvelles méthodes.

Sir Arthur avait longtemps fait cavalier seul; Terence, lui, avait réussi à regrouper une petite équipe. Malheureusement son bras droit, Donald Sutherland, un de ses jeunes compatriotes écossais, avait été mobilisé dès la déclaration de guerre. Il servait comme lieutenant dans la *Black Watch*, la célèbre Garde noire des *Highlanders*, et personne n'en avait plus de nouvelles depuis la désastreuse campagne de Grèce.

Les ouvriers dégageaient quelques salles, en contre-

bas du palais que d'aucuns attribuaient au roi Minos. Ils avaient au moins l'avantage de profiter de l'ombre des cyprès et des pins, qui poussaient dru dans cette partie du chantier, juste au-dessus d'une vallée où subsistait encore au printemps un pauvre filet d'eau ruisselant au milieu des jardins potagers. Mac Gregor vérifia qu'il restait encore beaucoup de déblais à évacuer avant de retrouver trace de la muraille primitive. Il n'espérait guère découvrir de nouvelles fresques, mais il faudrait quand même faire attention.

Les hommes allaient et venaient entre les premiers murs dégagés, poussant leurs brouettes dans d'étroites ruelles où il fallait quelque imagination pour reconstituer des dépendances de ce palais royal, auquel croyait tant le vieil Evans.

En remontant vers la cour centrale et son immense parvis dallé, Mac Gregor songea que le célèbre archéologue ne reviendrait sans doute jamais en Crète. On le disait très malade, moribond sans doute. Peut-être était-il même déjà mort en ces premiers jours de mai?

Les messages codés qu'échangeait Terence Mac Gregor avec la très lointaine Angleterre ne concernaient certes pas son travail archéologique, qui n'était pour lui qu'une couverture. Quant aux journaux de Londres, il mettait des semaines avant de parvenir en Crète, en passant en général par Le Caire ou par Malte. La guerre semblait le seul souci des correspondants en poste dans le monde entier. On était bien loin des rêves d'Evans et de sa passion minoenne.

Même à cette heure très matinale, le soleil tapait dur sur Knossos. On entendait, comme un bruit de fond continu, le chant des cigales ivres de chaleur. Le soleil pâturait dans un ciel sans nuages, déjà très haut au-dessus de la croupe rocheuse, totalement dénudée, qui surplombait vers l'est le chantier de fouilles. Cet éperon n'était qu'un chaos de pierrailles,